

Guy Debord et la psychogéographie : pour une poétique de l'espace.

Une lecture sensible de la ville.

Yvan Chasson

Espaces Humains et Interactions Culturelles (EHIC)

Le résumé en français

Cet article propose d'appréhender la notion de psychogéographie instituée par les philosophes situationnistes, en particulier par Guy Debord. Ce concept cherche à apporter une critique de la ville post-1950, une ville qui ne laisse pas de place à l'imprévisible. Ce développement permettra de comprendre les mécanismes utilisés par les situationnistes pour appliquer une poésie à l'espace et ainsi quitter un paysage urbain standardisé et trouver une intensité dans la « pratique » de la ville.

Le résumé en anglais

This article proposes to understand the notion of psychogeography instituted by the group of situationist philosophers, in particularly by Guy Debord. This notion seeks to bring a critique to the post-1950 city, a city that leaves no room for the unpredictable. The forward development will help to understand the mechanisms used by the situationists to apply a poetry to the urban space, and thus to leave the standardized urban landscape to find an intensity to the "practice" of the city.

mots-clés : Situationnisme - Psychogéographie – Dérive – urbanisme – émotions.

Sommaire :

Introduction

I – La psychogéographie comme initiation au monde.

II – La dérive comme méthode à la lecture des ambiances urbaines.

III- A la recherche d'un futur pour urbanisme.

Conclusion

Bibliographie

Introduction

En mai 1957 paraît le *Guide psychogéographique de Paris. Discours sur les passions de l'amour* réalisé par Guy Debord, figure majeure du mouvement philosophique des situationnistes. Cette carte est composée de fragments de vues découpés à partir du *Plan de Paris à vol d'oiseau* de Gorges Peltier (1951). Il s'agit d'un assemblage de rues, de quartiers, d'espaces qui représentent une carte livrée sans interprétations, comme un document à lire à la lumière des textes et des comptes rendus de la psychogéographie et des pratiques des membres du mouvement situationniste. Les quartiers sont reliés entre eux par des flèches rouges, des moments de transition en passant d'une « unité d'ambiance » à une autre. Ces espaces ignorés correspondent à ce que l'on appelle aujourd'hui des non-lieux, des espaces de passage sans intérêt pour l'aventure recherchés par les situationnistes. Les cartes sont livrées à elles-mêmes, sans légende, et le lecteur en devient traducteur. C'est en mettant bout à bout tous les éléments de cette carte au trésor qu'une critique de l'urbanisation moderne apparaît.

En recomposant sa propre vision de la ville, Guy Debord propose une relecture de la ville à travers sa sensibilité aux lieux. Cette communication a pour but de comprendre l'objectif des dérives de Guy Debord pour apercevoir la lecture d'un monde poétique qui se cache sous le béton des villes. Guy Debord trace l'infra-ordinaire¹ dans ces parcours urbains. En s'appuyant sur les textes thématiques comme *Introduction à une critique de la géographie urbain* (1955) ou encore *Théorie de la dérive* (1956), nous chercherons à capter les éléments urbains qui accrochent l'être en dérive, les effets des architectures sur nos comportements, les sensations procurées par les paysages et les « ambiances » qui sont apportées à notre perception par les quartiers d'une ville. Cette carte se veut être une retranscription de la ville traversée par Guy Debord, une perception sensible de l'espace, une lecture sentimentale des lieux. Il sera donc opportun de s'interroger sur la perception des espaces que propose Guy Debord et ce qui va recomposer une nouvelle ville en laissant ses sentiments prendre le dessus sur sa vision physique de l'espace.

Si la perception est cette approche entre le réel et les sensations éprouvées, la psychogéographie initiée par Guy Debord est l'approche du milieu urbain perçu par nos émotions. Le terme de perception désigne avant tout notre capacité à recevoir un signal, connaître par l'intermédiaire de nos sens et de notre esprit toute la profondeur d'une chose. La psychogéographie cherche à avoir un regard critique sur le milieu urbain, elle cherche à

1 Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*, Seuil, Paris, 1989.

questionner notre perception des villes et l'impact qu'elle a sur notre comportement. Pour comprendre cette approche déclarée comme scientifique par son créateur, attardons-nous sur un objet pour le moins étrange, *Le guide psychogéographique de Paris. Discours sur les passions de l'amour* publié en 1957 et imprimé par Permild & Rosengreen à Copenhague. Aujourd'hui il est conservé à la Bnf dans le fond Guy Debord.

Notre développement aura donc comme problématique de savoir pourquoi Guy Debord et des philosophes de l'Internationale Situationniste sont en quête d'une poétique de l'espace dans le monde physique, une poétique de l'art et de la littérature qui quitterait le registre artistique pour trouver une tangibilité dans le monde réel. C'est une traversée urbaine que je souhaite interroger dans cet écrit et plus particulièrement cette autre lecture de la ville. Notre quête s'attachera alors à saisir cette poétique de l'espace, tant recherchée par les situationnistes.

A la question, « Qui sont les situationnistes ? », nous pourrions citer les noms d'Asger Jorn, Raoul Vaneigem, Michèle Bernstein ou encore Ivan Chtcheglov dit Gilles Ivain. Cependant, la figure la plus caractéristique de ce mouvement serait celle de Guy Debord qui considérait : « Moi seul échappe à l'aliénation du spectacle » ; avec cette phrase il résume la pensée du mouvement. Le groupe cherche à s'émanciper de ce que ses membres appellent « le spectacle » qui ne serait qu'une représentation illusoire du monde forgée par les médias et les images, un monde fait uniquement d'imitation. Debord se met en quelque sorte en dehors du reste du monde pour l'observer et le mettre en garde. Il explique à l'humanité qu'elle n'existe déjà plus, morte étouffée par les images. La mise en scène de soi tient une place particulière dans le groupe, c'est un moyen pour garder le contrôle sur sa propre image et éviter qu'elle ne soit contrôlée par *La société du spectacle*. Il cherche à façonner sa propre image, son propre mythe ; *La société du spectacle* lui confisque son identité.

Pour les Situationnistes, le seul moyen de s'émanciper de cette imitation de la vie c'est de trouver des « situations ». Une situation est une suite d'événements de la vie quotidienne qui possèdent leurs cohérences internes, un ensemble de gestes, de comportements, de rencontres qui se nouent en un moment précis. Ce qui le rend unique c'est sa qualité poétique et son impact émotionnel, c'est chercher à vivre des événements que l'on ne vivrait pas dans la vie quotidienne. La situation est un moyen d'intensifier nos vies, c'est un projet de construction civique. Pour Debord les situations nous permettraient de devenir acteur de nos vies et quitter notre place de spectateur, assignée par la société du spectacle.

La psychogéographie est un moyen pour déclencher ces dites situations. Cette démarche à pour volonté de chercher à s'extraire de l'ordinaire. La psychogéographie rattachée à la notion de « dérive » devient l'outil de cette dernière. La dérive est l'application physique de la psychogéographie, elle se pratique la plupart du temps par une technique de marche qui laisse part au hasard et aux émotions. Debord la caractérise ainsi : « Le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon plus générale de prendre la vie »².

Cette critique de l'espace s'effectue par les comptes-rendus laissés par les dériveurs (souvent romancés). Ce sont des rendus plastiques comme les cartes de Guy Debord ou les montages photographiques de Rulph Rumney mais aussi des articles publiés dans la revue *Potlatch* en 1954 et 1957. On peut aussi mentionner la revue *Les Lèvres nues*, entre 1955 et 1958, ainsi que la revue *Internationale situationniste* (publié en 8 numéros entre 1958 et 1969). Ces productions serviront donc de support à notre étude à travers une approche critique de ces documents. La ville devient psychè et les dériveurs cherchent à matérialiser cette nouvelle cartographie sensible de l'espace.

I – La psychogéographie comme initiation au monde.

La psychogéographie consiste à se détourner des fonctionnalités ordinaires de la ville et de procéder à une lecture de l'espace. Le rapprochement de la psychologie et de la géographie s'est fait rapidement comme l'explique Guy Debord :

« Le mot psychogéographie, proposé par un Kabyle illettré pour désigner l'ensemble des phénomènes dont nous étions quelques-uns à nous préoccuper vers l'été de 1953, ne se justifie pas trop mal. Ceci ne sort pas de la perspective matérialiste du conditionnement de la vie et de la pensée par la nature objective. La géographie, par exemple, rend compte de l'action déterminante de forces naturelles générales, comme la composition des sols ou les régimes climatiques, sur les formations économiques d'une société et, par-là, sur la conception qu'elle peut se faire du monde. La psychogéographie se proposerait l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. L'adjectif psychogéographique, conservant un assez plaisant vague, peut donc s'appliquer aux données établies par ce genre d'investigations, aux résultats

2 Guy Debord, *Œuvres*, Gallimard, Paris, 2006, p. 257.

de leur influence sur les sentiments humains, et même plus généralement à toute situation ou toute conduite qui paraissent relever du même esprit de découverte. »³

La dérive est le moyen d'appliquer la psychogéographie dans le réel. Elle permet l'« observation de certains processus du hasard et du prévisible de la rue »⁴. C'est un outil pour critiquer les modifications que connaissent les villes à l'aube des années 1950 suite aux destructions massives de la Seconde Guerre mondiale en faveur d'un « urbanisme unitaire ». C'est l'avènement des tours HLM et du brutalisme qui donne un nouveau visage aux villes. Le brutalisme avait pour ambition de faire disparaître la nostalgie des villes détruites et de chercher à se diriger vers une architecture plus moderne. Froid et massif, le brutalisme était une solution rapide pour reconstruire, un moyen de construction simple, peu coûteux, et réduisant le volume et le nombre de matériaux utilisés.

Le terme de « Dérive » contient une charge symbolique forte comme le souligne Pierre Macherey dans son article *Debord et l'expérience de la dérive* :

« Le terme « dérive » comporte lui aussi une équivoque sémantique : dériver, verbe qui présente à la fois une forme transitive et une forme intransitive, c'est d'une part se placer à la suite, découler, continuer, poursuivre (logique de filiation au point de vue de laquelle « sortir » signifie être issu) ; et d'autre part, c'est prendre le large, à la manière d'un « bateau ivre » qui, ayant lâché les amarres, est lancé hors des chemins battus et de leurs lignes fixes, suivant le modèle de l'unique stirnérien qui « n'a fondé sa cause sur rien » (logique de détachement et d'éloignement du point de vue de laquelle sortir signifie partir). »⁵

La dérive permet donc de lire un paysage urbain alternatif. Elle permet de trouver une poésie oubliée de l'espace urbain. C'est une quête du beau oublié, du banal et de ce que Georges Perec appellera plus tard l'infra-ordinaire⁶. La dérive est une technique de placement sans but dans une ville qui doit être performante économiquement, ce qui la rend aliénante. La dérive permet de se libérer d'une marche contrainte. Il faut se laisser prendre par « un passage

3 Guy Debord, *Introduction à une critique de la géographie urbaine*, in *Les lèvres nues* n° 6, Bruxelles, 1955, p.6.
4 *Ibid.*, p.7.

5 Pierre Macherey, « *Debord et l'expérience de la dérive* », in *In Situations, dérives, détournements. Statuts et usages de la littérature et des arts chez Guy Debord*, Art Book Magazine, Paris, 2017, p.47.

6 Georges Perec, *L'Infra-ordinaire*, Seuil, Paris, 1989.

hâtif à travers des ambiances variées ». La psychogéographie implique un savoir sur les villes, leurs histoires, leurs fonctionnements ... Pour le dériveur il faut aussi être capable de se laisser prendre par ses émotions durant les traversées. Comme dit Merlin Coverley :

« la psychogéographie selon Debord est une science pure et, avec le savoir-faire d'un chimiste, la psychogéographie est capable d'identifier et de distiller les ambiances variées de l'environnement urbain. »⁷

Ici deux visions de l'espace se confrontent donc : la perception du lieu par les sensations et la vision d'une ville qui deviendra vite un objet de critique face au développement urbain à grande échelle, quitte à ne plus laisser de place à l'humain et à son imaginaire. Guy Debord et les Situationnistes ouvrent la porte à une nouvelle approche de la ville, en s'interrogeant sur l'impact de la ville moderne qui se reconstruit après les destructions massives en France, après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Dans la reconstruction, les architectes semblent avoir oublié de laisser une place pour l'humain et son imaginaire dans une programmation de l'espace urbain. Les situationnistes partent à la recherche de ces espaces de liberté en pratiquant des Dérives. Mais ce que propose la psychogéographie, c'est que ces espaces disparus peuvent se retrouver dans une nouvelle interprétation de ces villes trop modernisées. Alors comment s'effectue cette autre lecture de la ville ? A travers la psychogéographie, les situationnistes cherchent à capter des situations qui invoquent l'esprit d'aventure, la vision poétique du paysage, la recherche de l'inconnu dans un monde trop connu.

Les villes sont donc des compositions d'ambiance. Debord le démontre avec *Le guide psychogéographique de Paris. Discours sur les passions de l'amour* paru en 1951, dont la forme est tout à fait originale :

« En ouvrant cet étrange guide, on trouve Paris éclaté en morceaux, une ville dont l'unité a été complètement perdue et dont nous ne reconnaissons que des fragments de la ville historique qui flottent dans un espace vide. Le touriste hypothétique est tenu de suivre les flèches qui relient des unités d'ambiance, des zones homogènes déterminées à partir des relevés psychogéographiques. La ville est passée au crible de l'expérience suggestive, mesurant à elle-même et confrontant aux autres les affects et les

⁷ Merlin Coverley, *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, Les Moutons électriques, Bordeaux, 2011, p. 103.

passions qui sont déterminés en fréquentant des lieux et en écoutant ses propres pulsions. »⁸

Composée d'éléments découpés dans un exemplaire de *Plan de Paris à vol d'oiseau* de Georges Peltier en 1951, les façades des bâtiments sont détaillées et le plan n'a plus rien d'utilitaire et devient même secondaire. Un minutieux collage rappelle les pratiques antérieures des mouvements dada et surréaliste. Il s'agit d'une vue aérienne d'un itinéraire fait par Guy Debord et qui recompose les différentes unités d'ambiance qu'il a traversées. Les flèches rouges relient les unités les unes aux autres, elles donnent à ce guide l'allure d'un plan militaire. Il s'agit de déplacements dans des espaces de transition qui ne donnent aucune émotion au dériveur ; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui des *non-lieux*⁹, des espaces qui laissent place à l'anonymat du conducteur de voiture, des espaces que l'on habite ou que l'on ne fait seulement que traverser. Ce sont des lieux sans histoire.

Les unités retenues par Debord sur sa carte sont sélectionnées en fonction de leur capacité sociale et culturelle. Ces lieux ont eu un impact sur l'inconstance du dériveur. Ce sont des lieux emblématiques où les Situationnistes se retrouvent (cinéma, maison d'édition, café). Ils ne fréquentent pas Saint-Germain-des-Prés mais évoluent autour des cafés où se réunissent les travailleurs immigrés. Pour Debord ces lieux retracent une histoire personnelle. Il cherche dans ces dérives le Paris disparu. Il ne supporte pas cette ville qui se modernise avec 2 500 immeubles construits en l'espace de 15 ans, qui deviennent de véritables complexes, des cités dortoirs. Le Paris que repousse Debord c'est aussi le Paris de la voiture, des parkings et du périphérique qui ne cesse de s'étendre dans de nouvelles banlieues sans personnalité.

La Dérive devient une incitation au monde, une redécouverte de nos espaces ordinaires. La prospection se modifie par rapport aux autres interactions du percepteur. L'homme apprend à voir autrement au contact d'autres personnes ; son environnement se modifie. C'est un contact naïf avec le monde que la philosophie tâche de réveiller.

II – La dérive comme méthode à la lecture des ambiances urbaines.

8 Francesco Careri, *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Actes Sud, coll. Babel, Arles, 2013, p. 108-110.

9 Marc Augé, *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La Librairie du XXe siècle, Seuil, Paris, 1992, p. 100.

En 1953, Guy Debord reçoit un courrier de la plus haute importance provenant de Ivan Chtcheglov : une métagraphie, un petit document comprenant une image détournée, pratique de collage, à la fois critique et humoristique. Sur celle-ci on peut voir un chevalier portant un étendard sur lequel il est écrit : « Construire vous-même une petite situation sans avenir ». Construire des situations ce n'est pas seulement changer de comportement, cela veut dire réfléchir de manière concrète au décor environnant. La construction de situation mêle l'invention d'un style de vie et l'invention d'un nouveau décor, une nouvelle architecture pour composer de nouvelles ambiances :

« Comme l'écrit Ivan Chtcheglov (dit Gilles Ivain) dans son *Formulaire pour un urbanisme nouveau* en 1953 : « nous nous ennuyons dans les villes, il n'y a plus de temple du soleil ». L'« architecture froide » gouverne, et sa fonctionnalité brutale élimine, comme des germes toxiques porteurs de chaos, le mystère attaché aux petites choses étranges, désuètes, mal fichues. La mécanisation de la vie, que Baudelaire et Nietzsche avaient déjà dénoncée un siècle plus tôt en l'associant à l'américanisation des modes d'existence, touche à présent, après s'être fait les dents sur les objets manufacturés, au plus grand de tous les objets : le bâtiment. »¹⁰

Ce que Ivan Chtcheglov sous-entend, c'est le concept d'ambiance, une traversée sentimentale de la ville fondée sur l'influence du décor, des modifications d'ordre esthétique et qui font passer le dériveur à travers différentes atmosphères. Le but de la dérive est de parvenir à un dépaysement complet, c'est une motivation d'ordre esthétique qui pousse le dériveur à traverser les villes. Le dériveur cherche à multiplier les combinaisons possibles et à trouver un plaisir dans cette recherche de perdition. En psychogéographie, le trajet tout comme la destination à atteindre est infinie. Elle se trouve quand on a envie d'arrêter la dérive. Les international-situationnistes cherchent à inventer un nouvel emploi du temps qui serait entièrement consacré à la Dérive.

Les situationnistes ne sont pas les premiers à s'intéresser à cette question d'atmosphère procurée par la ville. Cet héritage peu remonter jusqu'à Thomas de Quincey (1785-1859) écrivain britannique qui dans son livre *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1822) retrace une traversée d'un Londres qui superpose des stratigraphies d'histoire où l'auteur

10 Bruce Bégout, *Dériville. Les situationnistes et la question urbaine*, Edition Inculte, Paris, 2017, p.10.

construit et détruit le maillage urbain pour percevoir la ville de son enfance. Un autre promoteur de cette lecture de l'infra-ordinaire urbain serait Charles Baudelaire qui dans *Le peintre de la vie moderne* (1863) dresse le portrait de ces balades dans Paris, c'est l'esprit du flâneur. Le flâneur a une obsession pour ce monde qui bouge trop vite et qu'il cherche à saisir, il se camoufle dans la ville. Le flâneur cherche le panorama, le bon point de vue pour observer cette société qui vit sagement sous son regard. Il dresse une physiologie du piéton. Par la suite, Walter Benjamin dresse le portrait de la modernité d'une ville et de la modification des comportements des citadins dans *Paris capitale du XIX^e siècle, le livre des passages* (1924). Il emprunte les mêmes chemins que Baudelaire, il observe la modernisation accrue des villes. Il prend la relève de ces chroniqueurs urbains lorsque, dans les passages couverts de Paris, il découvre cette accumulation d'objets et de marchandises qui se transforment sous ses yeux en fantasmagories, autrement dit des objets voués au désir mais qui semblent insaisissables.

A la différence du flâneur, le dériveur envisage la ville comme un révélateur social, un moyen de comprendre et d'analyser la manière dont les citadins s'emparent des espaces ou non et la place par laquelle l'architecture, l'urbanisme, et la modernité écrasent les piétons des villes. Pour les international-situationnistes il y a une ville invisible qui apparaît aux regards des initiés de la psychogéographie. Cette ville sensible avait déjà été pensée par le mouvement artistique des surréalistes, notamment par Louis Aragon dans *Le Paysan de paris* (1926) et André Breton dans *Nadja* (1928).

La psychogéographie permet de capter les éléments urbains qui accrochent le marcheur durant la dérive. Cette recherche c'est la quête de l'essence¹¹, ce que Merleau-Ponty théorise dans la phénoménologie comme « l'étude des essences », qui renvoie au milieu naturel. L'étude de l'essence de nos milieux conduit à la compréhension directe du monde vécu. Cette beauté est une beauté en situation, un « beau » qui ne se vit qu'à un moment précis dans le temps de la dérive. C'est seulement à ce moment-là que cette beauté peut exister. Le sociologue allemand Georg Simmel aborde cette beauté inédite dans *Rome, Florence, Venise*¹². Pour Simmel la beauté urbaine ne tient jamais à la beauté concrète mais de l'architecture et de la morphologie urbaine.

Ces constructions proposées par les situationnistes sont le moyen de vivre autrement et différemment l'espace. Les dérives sont donc des situations à combinaisons multiples. Bruce Bégout détaille le caractère multiple de ces ambiances dans *Le concept d'ambiance* :

11 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005.

12 Georg Simmel, *Rome, Florence, Venise*, Allia, Paris, 1998.

« Mais que nomme-t-il ici « ambiance » ? Précisément le résultat vécu de la « dialectique décor-comportement », c'est-à-dire la synthèse entre, d'une part, les émotions des sujets et, d'autre part, des composantes de l'environnement. Comme microclimat, l'ambiance désigne une atmosphère spécifique apparaissant lors de la rencontre fortuite entre un dériveur et un lieu ; elle est à la fois productrice et produit d'une influence locale, crase sympathique et quasi magique, tant elle est secrète et difficile à saisir au fond, entre telle personne et tel site, comme, par exemple, l'unité psychogéographique singulière que forment Gilles Ivain et le continent Contrescarpe. »¹³

Le mouvement situationniste s'adonne à une recherche intensive du sublime. Sur le groupe plane l'ombre du mouvement romantique et de la philosophie du sublime initiée par le philosophe anglais Edmund Burke (1729-1787) qui théorise en 1757 le sublime dans *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*. Le sublime est ce sentiment que peut ressentir l'Homme face à la grandeur et la puissance naturelle qui le ramène à sa condition de mortel. L'exemple le plus célèbre est *Le Voyageur contemplant une mer de nuages* (1818) de Caspar David Friedrich, un homme contemplant le paysage infini d'un relief montagneux englouti par les nuages et lui rappelle sa taille réduite face à ces paysages immenses qui le dépassent. Les situationnistes laissent transparaître cette émotion face à l'architecture, la violence du béton et le manque de délicatesse des reliefs du brutalisme qui leur inspirent un sentiment d'écrasement. L'unité esthétique des surfaces de l'architecture moderne les laisse perplexes et les interroge sur la tangibilité et la trace que laisseront de tels édifices.

Cette recherche du sublime est un des points de réflexion de la psychogéographie : « De quoi le beau est-il fait à l'heure de la modernité ? ». La disparition de notre environnement naturel, remplacé par un environnement artificiel questionne ce rapport à la poétique de l'espace, ce que Gaston Bachelard appelle « habiter poétiquement »¹⁴. Intégrer cette poésie à l'ordinaire, c'est d'abord en finir avec un regard dominant sur notre environnement et sur les différents groupes sociaux qui vivent dans les mêmes lieux.

13 Bruce Bégout, *Le concept d'ambiance*, Seuil, coll. L'ordre philosophique, Paris, 2020, p. 74-75.

14 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, PUF, coll. Quadrige, Paris, 2004.

III- A la recherche d'un futur pour urbanisme.

Le mouvement situationniste est à la recherche d'un imaginaire urbain. La perception sensible détermine la lecture de l'espace. Les comptes rendus des dérives deviennent un genre littéraire à part entière, proche du fait divers et du roman d'aventure. Ils relèvent à la fois du montage et de la scénographie. Les auteurs des actes de dérive se livrent à une enquête sur ce qui accroche leurs émotions dans les villes. La dérive pousse à apprendre à fréquenter les lieux alternatifs pour en comprendre la nature et l'essence. La question de cette charge émotionnelle d'un lieu et la charge romanesque qu'il contient pourrait être perçue comme les prémices des hétérotopies de Foucault¹⁵, ces lieux qu'il caractérise comme des lieux « autres », des lieux avec une ressource mythologique.

La dérive est conçue par les situationnistes comme un art pour lire le monde autrement, c'est une manière de vivre qui croise l'art et la vie. La psychogéographie nécessite un « savoir-faire ». Cette notion soulève la question suivante : la perception peut-elle s'éduquer ? Cette question que les situationnistes semblent avoir devancée interroge le pouvoir du citoyen sur son environnement. La prospection influence la vie et nous donne un autre regard plus approfondi que celle que la simple vue nous offre. Le « savoir-faire » relève l'idée qu'une personne détient ce « savoir-faire » et qu'elle peut le communiquer à autrui : l'initiation. Ici nous pouvons rappeler la figure du chevalier présent sur la métagraphie d'Ivan Chtcheglov qui appelle à l'aventure. Le dériveur serait donc le chevalier des temps modernes que Debord rapproche plus du Cow-boy américain et qui cherche à faire survenir l'aventure : un sujet libre et hors la loi ; en somme, « l'aventurier est celui qui fait arriver l'aventure, plus que celui à qui les aventures arrivent »¹⁶. Il faut déclencher les situations. La chevalerie se compose d'une guildes tout comme les situationnistes qui découvrent le « savoir-faire » pour approcher une autre vie par l'initiation transmise par le reste du groupe.

La psychogéographie avait pour ambition de devenir un art total, où la vie rencontrerait la fiction et l'artifice du cinéma. Il s'agissait de faire comme si tout était vrai tout le temps : « Le geste dépend du décor », comme le dit le manifeste. Le décor urbain doit devenir un jeu, où le dériveur pourrait tout prévoir et tout modifier en fonction de son scénario et de sa situation vécue. La ville deviendrait un terrain de jeu qui subirait un montage comme dans un film où l'on pourrait contrôler le son, la température, les couleurs. Les situationnistes avaient pour ambition de construire une ville consacrée à la dérive qui porterait le nom de La nouvelle, un

15 Michel Foucault, *Le corps utopique*, suivi de *Les hétérotopies*, Éditions Lignes, Paris 2009, 61 p.

16 Guy Debord, *Œuvres*, Gallimard, Paris, 2006, p. 120.

projet utopique de ville fondée sur le jeu. En 1953, dans *Formulaire pour un urbanisme nouveau*, Ivan C. imagine les bases de cette ville pour permettre une dérive continue. Il transpose en architecture les diverses ambiances rencontrées lors des dérives. Dans cette ville, chaque espace de la ville excite de manière autonome. C'est ce qu'évoque le peintre néerlandais Constant Anton Nieuwenhuys qui produit de nombreux dessins, plan, maquette, collage pour produire la ville :

« Une série de maquettes qu'il construisit jusqu'au milieu des années 1970 est la vision d'un monde qui, après la révolution, sera habitée par les descendants d'Abel, par *l'Homo ludens* qui, libéré de l'esclavage du travail, pourra explorer et transformer en même temps le paysage qui l'entoure, New Babylon est une ville ludique, une œuvre collective édiflée par la créativité architecturale d'une nouvelle société errante, par une population qui construit et reconstruit à l'infini son propre labyrinthe dans un nouveau paysage artificiel. »¹⁷

Conclusion

Nous pouvons affirmer que la psychogéographie à travers la dérive révèle que l'ambiance qui compose les villes peut passer par différents canaux sensoriels. Ces ambiances sont les effets que nous procure ce qui nous entoure. Les villes sont chargées d'unités d'ambiances qui sont composées d'une charge affective que seul le dériveur peut ressentir, les unités d'ambiances sont à la fois uniques et multiples. Chaque personne sachant dériver peu ressentir autant de sensations et déceler les unités d'ambiance. Il faut être actif et contemplatif pour éprouver l'ambiance d'un lieu et discerner ses qualités.

« Toutefois, n'existe-t-il pas une dimension plus primitive de notre relation à l'espace ? L'attitude pratique est-elle vraiment à la base notre expérience ? Sous l'espace orienté des activités pratiques ne se trouve-t-il pas un autre espace, plus profond, plus diffus, plus expressif ? L'ambiance, dans son nom même, renvoie à l'espace. »¹⁸

La problématique de notre approche était de savoir comment la psychogéographie cherchait à déceler une poétique dans l'espace urbain qui semble aux yeux des situationnistes dénué de

17 Francesco Careri, *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Actes Sud, coll. Babel, Arles, 2013, p. 118.

18 Bruce Bégout, *Le concept d'ambiance*, Seuil, coll. L'ordre philosophique, Paris, 2020, p. 111.

toute beauté. A cette question nous pouvons à présent répondre que cette beauté est à trouver à travers les sensations du dériveur. C'est son vécu dans le lieu qui le pousse à ressentir des émotions qui vont influencer la lecture de ces espaces. A travers cette pratique de l'espace, il cherche de nouvelles formes de vies alternatives. Il cherche à intervenir directement sur le milieu urbain car cet espace est le cadre de cette révolution. A travers les comptes rendus de dérives les situationnistes donnent une physionomie à la ville - ce qui lui donne un caractère vivant.

En 1953, sur la place de l'Institut à Paris, Debord tague : « ne travaillez jamais ». Ce cri résonne comme un appel à la rupture avec un quotidien rythmé par les machines des usines pour réfléchir à une nouvelle forme de vie qui prendrait pour mesure le battement des pas des dériveurs. La dérive est le remède au travail. C'est oublier une vie planifiée, par le hasard du déplacement. Dans la psychogéographie, il faut un temps pour s'acclimater à la ville, quitter entièrement la vie quotidienne et arriver à lire l'espace s'ouvrant émotionnellement aux lieux.

Les situationnistes ont dressé le portrait de villes qui changent au profit d'espaces modernes voués à devenir des villes standardisées sans personnalité. Ces philosophes marcheurs trouvent une ouverture possible pour s'échapper de cette déshumanisation des espaces et de la monotonie de la vie quotidienne. En somme, c'est l'envie de faire de sa vie une œuvre d'art et c'est l'ambition de se soucier de sa propre existence. Cette indépendance permettra alors au dériveur de devenir l'auteur de ses propres situations pour quitter *la société du spectacle* et ainsi devenir l'aventurier de sa propre vie.

Yvan chasson est en deuxième année de Doctorat à l'Université de Limoges. Après une Licence en Histoire de l'Art et en Archéologie à l'Université de Quimper et un Master en Création Contemporaine et Industrie Culturelle à l'Université de Limoges, il rédige actuellement une thèse sur *L'expérience comme vecteur de situation et producteur d'atmosphère à la vie citadine. La dérive situationniste comme outil critique pour habiter poétiquement la ville*, sous la direction du professeur Bertrand Westphal. En parallèle, il effectue un cursus en art à l'ENSA de Limoges où il travaille la pratique de la vidéo, de l'installation et de la performance.

Bibliographie :

- AUGÉ, M. *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, La Librairie du XXe siècle, Seuil, Paris, 1992.
- BEGOUT, B. *Dériville. Les situationnistes et la question urbaine*, Edition Inculte, Paris, 2017.
- BEGOUT, B. *Le concept d'ambiance*, Seuil, coll. L'ordre philosophique, Paris, 2020.
- BERNTEING, M. « *La dérive au kilomètre* », in *Potlatch*, n°9-10-11, 17 au 31 août 1954.
- CARERI, F. *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Actes Sud, coll. Babel, Arles, 2013.
- COVERLEY, M. *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*, Les Moutons électriques, Bordeaux, 2011.
- CHTCHEGLOV, I. « *Formulaire pour un urbanisme nouveau* », in *Internationale situationniste*, n°1, juin 1958, p. 15.
- COADOU, F. MACHEREY, P. MARCOLINI, P. SABOT, P. THEODOROPOULOU, V. *Situations, dérives, détournements. Statuts et usages de la littérature et des arts chez Guy Debord*, Art Book Magazine, Paris, 2017.
- DEBORD, G. « *Introduction à une critique de la géographie urbaine* », in *Les lèvres nues*, n°6, septembre 1955.
- DEBORD, G. « *Théorie de la dérive* », in *Les lèvres nues*, n°9, novembre 1956.
- DEBORD, G. *La Société du spectacle*, Buchet-Chastel, Paris, 1967.
- DEBORD, G. *Oeuvres*, Edition Gallimard, Paris, 2006.
- FOUCAULT, M. *Le corps utopique*, suivi de *Les hétérotopies*, Éditions Lignes, Paris, 2009.
- MARCOLINI, P. *Le mouvement situationniste, une histoire intellectuelle*, L'échappée, Montreuil, 2012.
- MERLEAU-PONTY, M. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005.
- PEREC, G. *L'Infra-ordinaire*, Seuil, Paris, 1989.

